

Maurice Druon : Préambule à *Une église qui se trompe de siècle*

Je n'y peux faire référence chaque fois que j'écris un mot ; mais il est une chose constamment présente à ma pensée, et surtout quand je traite de problèmes généraux, une chose que j'ai vue surgir, s'inventer de mon vivant, et qui modifie toutes les perspectives humaines : la capacité du suicide collectif, la capacité de destruction totale de notre espèce et des autres.

Beaucoup de gens n'y songent jamais, beaucoup d'autres haussent les épaules quand on en parle, soit que la donnée soit trop neuve pour s'inscrire de façon permanente dans leurs schémas de réflexion, soit que l'éventualité soit trop atroce pour que leur imagination accepte de l'envisager. On repousse l'idée d'une guerre atomique ou de toute autre forme de guerre d'anéantissement ; on se rassure avec l'équilibre de la terreur. « Ce n'est pas possible. Jamais ces armements monstrueux ne serviront. Nul pays n'osera les employer puisqu'il se condamnerait lui-même à disparaître. Il n'y a pas de peuple, pas de gouvernement qui pourrait être assez fou... »

Cela n'est pas si sûr. Puisque la possibilité existe, elle doit être considérée. Un peuple peut devenir fou, être saisi de rage suicidaire. Nous en avons connu à qui cette sorte de démence arriva, heureusement avant que l'humanité ne fût équipée de bombes thermo-nucléaires. Une nation – pour l'heure une nation riche, mais la richesse n'a jamais mis à l'abri de la folie – pourrait soudain, devant une situation d'insatisfaction trop aiguë, devant un sentiment d'impuissance à maîtriser les difficultés du monde présent, devant l'apparence de l'insurmontable, pourrait soudain s'abandonner et s'écrier, par la voix des chefs que son désespoir lui aurait choisis : « tant pis, que tout périsse avec nous ! »

Les raisons qu'un homme a de se suicider ne sont, dans la plupart des cas, réunies que le jour de son suicide. Le lendemain ou le mois suivant, elles auraient disparu. De toute manière, un autre homme prend sa place, ses malheurs et ses rêves.

Mais cette défaillance, qui peut tous nous atteindre, pourrait nous atteindre tous ensemble, ou nous atteindre en tout cas en nombre suffisant pour que l'irréparable soit accompli. Et qu'il n'y ait plus rien. Cette éventualité apocalyptique, qui rabat notre orgueil, redonne force et lumière à la notion divine, à l'idée d'un ordre divin auquel nous devons nous soumettre, et les fait apparaître plus que jamais nécessaires, plus que jamais protectrices. Vraiment, le salut. Que major est creatura, eo amplius eget Deo ». La toute-puissance ne peut appartenir à l'homme ; sa seule présomption qu'il en possède un fragment suffit à le menacer de n'être plus.

La condition humaine ou, si l'on veut, les conditions de l'état d'homme ne sont ni aisées ni heureuses. D'immenses désirs, très peu de pouvoirs ; une curiosité infinie, un entendement limité, et de plus la conscience aiguë, permanente, de ces irréductibles contradictions. Des rêves géants, des moyens de nain. Une intense volonté de vivre, et la certitude de devoir mourir. L'échéance toujours suspendue sur nos têtes ; l'impression de marcher à l'intérieur d'une mâchoire de tigre sans savoir à quel instant elle se refermera. Avec cela, chacun se tenant pour prioritaire et se cognant aux identiques exigences de son prochain. Ah non ! rien de facile en tout cela.

Une grande part de l'humanité, plus infirme qu'aucune espèce animale, ne parvient pas à se nourrir à sa faim, cependant qu'une ardeur à ne pas périr la pousse à se reproduire et à se multiplier sans cesse, accroissant le nombre des affamés. Cette multitude de corps décharnés, de squelettes

enfants, est un terrible miroir qui nous est tendu par nous-mêmes, et dans lequel in nous faut reconnaître à la fois notre nature fragile, notre impuissance et notre ignominie. Car cette abomination qui défigure la planète, il semble que nous n'ayons ni la détermination ni la capacité de la faire cesser. Or, pendant ce temps, une autre partie de l'humanité, la nôtre, gaspille, dilapide, gâche les biens naturels, et ce gaspillage même dit assez sa perpétuelle insatisfaction. Serions-nous en mesure de modifier assez nos systèmes pour pouvoir nourrir les nations affamées, nous atténuerions les excès du malheur, nous ne parviendrions pas pour autant à installer le bonheur.

Considérons l'homme des nations privilégiées. Lequel se tient jamais pour suffisamment privilégié ? Et comment le serait-il s'il met en regard ce qu'il voudrait être, ce qu'il est et ce à quoi il est promis ? De toutes les ambitions qui animent sa jeunesse, combien en réalisera-t-il, et au prix de quelles peines, de quels choix, et combien de temps bénéficiera-t-il de ses propres accomplissements ? Lui aussi est un perpétuel affamé d'actions, de possessions, de puissance, d'œuvres et d'amour auquel, généralement, il n'est que très parcimonieusement dispensé, en échange d'un énorme labeur. Même les plus fortunés, même ceux-là que les dons, l'énergie ou le sort ont exceptionnellement favorisés ne sont à l'abri d'aucune des peines d'être. Leurs viscères sont aussi fragiles. Le retrait des choses, la conscience de finir les atteint d'autant plus qu'ils ont possédé ou agi davantage. Le « dire qu'il faudra quitter tout cela ! » de Mazarin ne s'adressait pas seulement à une galerie d'objets d'art. Il s'adressait aux arbres, aux pierres, au monde, à tous les travaux, toutes les passions d'une vie, à la conscience de la vie, à la vie. Tout homme finissant, que ce soit dans un palais, un appartement bourgeois, un logis ouvrier, une chambre d'hôpital, est un vieux Mazarin.

Qu'on fasse la somme de tous les veuvages, de toutes les solitudes qui terminent les existences d'amour ou seulement de partage, qu'on fasse la somme de tous les dépouillements, de toutes les angoisses, de toutes les souffrances, de toutes les agonies qui sont le cortège de l'homme à la fin de son destin ; peut-on dire que sa condition soit heureuse ? Elle est même, aujourd'hui particulièrement intolérable.

Pendant deux siècles, l'homme a cru que la science, cette application de la raison, allait lui permettre de limer les griffes de sa fatalité, de courir de victoire en triomphe. Et nous venons de nous apercevoir, brutalement, en moins de vingt ans, qu'il n'en est rien. Prométhée, une nouvelle fois, constate sa défaite ; il attend son enchaînement ; il y est presque consentant.

Ajouton-y, complémentaire, l'autre déception, l'autre faillite de la raison dialectique ; l'échec du communisme, non pas à construire une société et à la faire fonctionner mais à construire une société meilleure, à construire un homme meilleur, protégé contre toute oppression, un homme délivré, épanoui, fraternel, juste, jouissant également de tous les biens de la terre et de tous les agréments. Des peuples entiers ont versé, avec une ardeur mystique, dans ce rêve. Et il n'est guère d'hommes dans ma génération qu'il n'ait, un moment et de quelque manière, séduits. Puisqu'on nous l'affirmait possible... Qu'en reste-t-il après vingt ans, après cinquante ? Rien qui ne ressemble à l'Histoire depuis son aurore, rien ne suive, reproduise, illustre ces constantes douloureuses.

On comprend fort bien qu'une partie de la jeunesse devant le spectacle que lui offre l'univers contemporain, glisse vers les tentations du désespoir, recherche dans la drogue l'abolition de la conscience, ou dans la violence les exutoires à son angoisse, ou encore aspire à une société qui ne serait qu'un vague magma indifférencié dans lequel l'individu disparaîtrait, relevé de tout vouloir et

de toute responsabilité. On comprend que se répande, sous diverses formes, la tentation de refuser la vie, d'en nier la valeur chez soi-même et les autres.

La condition humaine est en vérité intolérable... à moins, à moins qu'on ne la pense inscrite dans un ordre divin ; à moins que l'homme ne se considère pas comme étant à lui-même sa propre fin, à moins que chacun de nous envisage son existence comme un concours à un concert universel mystérieux mais indéniable. Alors tout change d'aspect, tout se remet en place, tout devient acceptable ; et même apparaissent dans notre destinée de grandes plages de bonheur. Alors vivre reprend un sens, et notre situation d'êtres conscients redevient un privilège, une dignité. Alors les choses retrouvent saveur ; alors les autres redeviennent des semblables. Alors les actions acquièrent un objet et revêtent une signification, le problème à nous posé étant de reconnaître celles qu'il nous faut accomplir pour nous conduire conformément à l'ordre universel.

Quelle que soit la vision, obscure ou illuminante, que nous nous fassions de la Divinité, que notre pensée l'imagine transcendante au monde, ou immanente, ou à la fois transcendante et immanente, que nous lui prêtions des traits ou des attributs extrapolés de nos propres caractéristiques, que nous la concevions organisée en de multiples forces ou enfin que nous la pensions unique et rassemblée dans un seul vouloir, l'important est que nous ne l'ignorions pas.

Et il faut bien parler de « Révélation » pour désigner cette connaissance intuitive donnée à l'homme, en même temps que la conscience des choses, d'un Dieu qui les gouverne.

Le « contentus sua sorte » du sage antique suppose le principe d'un ordre divin. L'acceptation de l'existence de Dieu est le préalable à l'acceptation de nous-mêmes. C'est la seule attitude à partir de laquelle la vie peut être ressentie comme un bienfait et non comme une succession d'inadmissibles malheurs, la seule aussi à partir de laquelle nous sommes en mesure de porter aux autres un secours réel. Tout le reste est errance de l'orgueil, tout le reste est démenche tournant à vide dans la nuit.